Alaa El Aswany

AUTOMOBILE CLUB D'ÉGYPTE

roman traduit de l'arabe (Égypte)
par Gilles Gauthier

ACTES SUD

PRÉFACE

Tout comme l'immeuble Yacoubian, l'Automobile Club du Caire dresse toujours ses hautes façades classiques au cœur de la ville. Mais, pour la première fois, Alaa El Aswany abandonne le temps présent pour faire visiter à ses compatriotes un passé à la fois proche, par le souvenir des récits plus ou moins fantasmés que chacun d'entre eux a entendu raconter par ses parents et ses grands-parents, et lointain, car peu nombreux et très âgés sont ceux qui peuvent aujourd'hui directement en porter témoignage. Quant au lecteur étranger, sans doute ressent-il le besoin de rafraîchir un peu sa mémoire.

Au moment où l'intrigue se noue, l'Égypte est gouvernée par le roi Farouk, monté sur le trône à l'âge de seize ans, en 1936. Ce roi est le dernier rejeton d'une famille turque, celle de Mohamed Ali, qui s'est emparé du pouvoir en 1805 et a entrepris de bâtir sur les rives du Nil un État moderne. Des réformes radicales sont promulguées tandis que la société se transforme en profondeur. Un espoir de renouveau s'empare des élites de la nation, mais un recours excessif aux capitaux étrangers livre le pays aux ambitions des puissances européennes, alors à l'apogée de leurs entreprises coloniales. La renaissance rêvée et avortée débouche finalement sur la mise sous tutelle du pays par la Grande-Bretagne, soucieuse de s'assurer le contrôle de la route des Indes. Pragmatiques et peu préoccupés des formes apparentes, les dirigeants de Londres exercent d'abord, à partir de 1882, leur pouvoir sur un territoire encore théoriquement vassal de l'Empire ottoman par l'intermédiaire d'un consul appuyé par un corps expéditionnaire, et n'hésitent pas à remplacer un prince rétif par un autre, plus accommodant. Mais le déclenchement en 1914 de la Première Guerre mondiale met fin à la fiction d'une suzeraineté ottomane, et Londres doit désormais directement et sans artifice assumer ses responsabilités. C'est

le début d'un affrontement avec le peuple égyptien, qui ne prendra fin qu'avec la prise du pouvoir par les officiers libres en 1952.

Alors que les liens avec le califat ottoman sont brisés et qu'un monde nouveau se dessine, le pays occupé entre en effervescence. Au moment où se déroulent les grandes conférences qui font suite à la victoire des Alliés – en premier lieu, celle aboutissant au traité de Versailles –, une avant-garde nationaliste décide d'envoyer en Europe une délégation (en arabe wafd) pour plaider la cause de l'Égypte. Cette délégation, conduite par Saad Zaghloul, donne naissance à son retour à un parti qui prend spontanément le nom de « parti de la délégation ». La lutte qui s'engage contre l'occupant britannique débouche d'abord en 1922 sur la reconnaissance par ce dernier de l'indépendance du pays et l'octroi d'une Constitution. Mais cette décision est entravée par tant de conditions qu'elle ne met pas fin à l'affrontement. En 1936 enfin, tout en maintenant des troupes et en conservant le contrôle du canal de Suez, la Grande-Bretagne reconnaît la pleine souveraineté internationale de l'Égypte, qui entre à la Société des Nations. Mais la Seconde Guerre mondiale, qui éclate trois ans plus tard, amène la puissance tutélaire à resserrer son emprise. Le jeune roi Farouk, au pouvoir depuis seulement trois ans, hésitant à choisir son camp, l'ambassadeur de Grande-Bretagne lui rend visite, accompagné d'un bataillon en armes, pour lui donner le choix entre la démission et la nomination d'un gouvernement ami. Le paradoxe est que c'est au parti Wafd que Londres a recours. En acceptant ce compromis, l'adversaire de toujours de la colonisation se déconsidère aux yeux de la population, tout autant que le roi, qui n'a pas eu le courage de résister.

Le roi Farouk, né en 1920, jouissait de l'affection de ses sujets lorsqu'il est monté à seize ans sur le trône. Premier souverain de sa famille à mieux parler l'égyptien que le turc et le français, il incarna pendant quelques brèves années les espoirs du peuple. Puis il sombra dans une vie de plaisirs, pour ne laisser à l'histoire que l'image caricaturale d'un despote obèse et libidineux. Au moment où Alaa El Aswany le fait apparaître, il n'a pas encore trente ans. Nous sommes donc entre 1945 et 1952, sans doute même avant 1952, aucune allusion n'étant faite aux émeutes du Caire, voire avant 1948, puisqu'il n'est jamais question d'Israël, ni de la guerre israélo-arabe de 1948. Le système politique et la société que nous décrit l'auteur n'a donc plus que quatre ou cinq ans à vivre. Mais peut-on dire pour autant que le type de rapports humains qui y prévalait ait totalement disparu ?

Au-delà d'une époque à laquelle beaucoup se réfèrent aujourd'hui soit pour l'exalter, soit pour la vilipender, ce que nous montre Alaa El Aswany, à travers ce livre comme dans ses précédents ouvrages, c'est le mécanisme subtil des rapports de pouvoir au sein d'une société : le pouvoir des maîtres sur leurs serviteurs, le pouvoir des hommes sur les femmes, le pouvoir des souverains sur leurs courtisans, le pouvoir des despotes sur leur peuple, ce pouvoir qui ne repose que sur la peur de ceux qui lui sont soumis.

Gilles Gauthier

Ma femme comprit que j'avais besoin de solitude. Je lui laissai la grande voiture et le chauffeur pour ses déplacements avec les enfants et je partis au volant de la petite voiture jusqu'à la villa que nous possédons sur la côte nord. Pendant trois heures, je fus seul avec mes pensées et la voix d'Oum Kalsoum que diffusait le lecteur de CD. Avant de passer le portail du village, le garde de sécurité vérifia minutieusement mes papiers. Pendant l'hiver, l'Administration double les mesures de précaution pour éviter les vols. La fraîcheur revigorante de l'air de la mer me cingla. Le village, complètement vide, ressemblait à une cité enchantée abandonnée par ses habitants. Les villas étaient fermées et dans les rues il n'y avait d'autre présence que celle des réverbères. Je dépassai la place principale du village puis tournai dans la rue qui conduisait à la villa quand apparut une voiture japonaise d'un modèle récent, conduite par un homme dans la cinquantaine qui avait à ses côtés une belle femme de quarante ans. Lorsque la voiture passa à côté de moi, je les regardai : c'étaient des amants venus au village pour s'isoler des regards. Cela ne faisait aucun doute. Cette sérénité, cet épanouissement, ce silence plein d'amour, il est difficile de les rencontrer chez deux époux. J'arrivai à la villa. La porte grinça. Suivant à la lettre les conseils de ma femme, je commençai par ouvrir les fenêtres, mis en marche le réfrigérateur, enfin ôtai les housses qui recouvraient les meubles. Puis je pris un bain chaud avant d'entrer dans ma chambre vider ma valise et ranger mes vêtements dans l'armoire. Je revins alors au salon m'asseoir devant la fenêtre. Je commandai avec mon téléphone portable de la nourriture

au seul établissement qui travaillait pendant l'hiver. Je mangeai avec appétit, peut-être sous l'influence de l'air marin, puis ressentis une envie irrésistible de dormir. Lorsque je m'éveillai, la nuit était tombée. Je regardai par la fenêtre. Le village était plongé dans l'obscurité et vide à l'exception de la longue rangée des réverbères. Une idée angoissante s'empara soudain de moi : j'étais maintenant complètement seul, à des centaines de kilomètres du Caire. Et s'il m'arrivait soudain quelque chose ? Une crise cardiaque par exemple, ou bien une attaque à main armée… Et si j'étais le héros d'un de ces faits divers que je lisais dans les journaux ?

Cela ferait un titre accrocheur : assassinat d'un écrivain célèbre dans des circonstances obscures. Je me concentrai pour chasser cette obsession de mon esprit. À trois kilomètres se trouvait un hôpital moderne bien équipé où je serais immédiatement transporté si je tombais malade. De même, il était impossible que je sois victime d'une agression. Tous les accès du village, y compris du côté de la mer, étaient sous protection renforcée. Les gardes de sécurité étaient tous des Bédouins qui connaissaient parfaitement la région et qui patrouillaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il n'y avait pas la plus petite probabilité d'être cambriolé. Mais qu'adviendrait-il si les gardes eux-mêmes formaient des bandes pour s'attaquer aux villas ? Voilà bien une idée pour film policier. Je pris un nouveau bain. C'était ma façon d'évacuer les idées ou les sentiments dont je ne voulais pas. Une fois sous la douche, l'eau chaude qui ruisselait sur moi souleva le couvercle qui pesait sur mon esprit, qui retrouva peu à peu sa sérénité. J'en sortis revivifié et me préparai une tasse de café, puis me mis au travail. Je connectai mon ordinateur portable à l'imprimante, que j'alimentai d'une rame de papier. J'avais déjà relu le roman à plusieurs reprises mais je décidai de le relire une fois de plus, ce qui me prit trois heures, sans que j'y change rien d'autre qu'ici ou là un point ou une virgule. Je refermai le dossier sur l'écran de l'ordinateur puis me levai et allai sur le balcon. J'allumai une cigarette et me mis à contempler la rue vide. Je me rendais compte que je faisais tout cela pour retarder l'impression du texte. Je repoussais dans la mesure du possible ce moment difficile et singulier. Maintenant, d'une simple pression de mon

doigt sur une touche, le roman allait naître, sortir à la lumière, passer tout à coup du statut de texte virtuel issu de mon imagination à celui d'entité accomplie, palpable, dotée d'une existence véritable et d'une vie indépendante. Le moment où j'imprimais un roman faisait toujours naître en moi un mélange de fierté, de solitude et d'anxiété. La fierté d'avoir réalisé une œuvre. La solitude, parce que j'allais me séparer des personnages du roman avec lesquels j'avais longtemps vécu comme avec des amis chers auxquels le temps était venu de dire adieu. Quant à l'anxiété, elle venait peut-être de ce que j'abandonnais aux autres une chose qui m'était précieuse. C'était comme si j'assistais aux noces de ma fille unique : à la joie de son mariage se mêlait la tristesse de savoir qu'elle ne m'appartiendrait plus. Pourtant c'était moi qui la livrais aux mains d'un autre homme !

Je me levai pour me préparer une autre tasse de café. Mais dès que j'entrai dans la cuisine survint une chose stupéfiante : j'entendis des pas. Je n'en croyais pas mes oreilles. Je fis comme si de rien n'était et me consacrai à la préparation du café. Le son se faisait de plus en plus net. Je tendis l'oreille. Cette fois, c'était certain. Je ne rêvais donc pas. Celui qui marchait n'était pas seul. Je me redressai, sidéré. Personne ne savait que j'étais ici. Qui étaient ces gens et que voulaient-ils ? Les pas se rapprochèrent peu à peu puis la sonnette retentit. Ils étaient là, devant la porte. Je devais affronter la situation. J'ouvris l'un après l'autre, rapidement, les tiroirs de la cuisine pour y trouver un grand couteau bien affûté que je posai sur l'étagère devant la porte, de façon à pouvoir m'en saisir à tout instant. J'allumai la lampe extérieure et regardai par le judas. J'aperçus un homme et une femme, mais la faible lumière ne permettait pas de distinguer leurs traits. J'ouvris lentement la porte et ne leur laissai pas le temps de dire un mot :

— De quoi s'agit-il ?

La femme me répondit d'une voix agréable :

— Bonsoir, monsieur.

Je me mis à l'observer. L'homme avait une voix avenante, comme s'il s'adressait à un vieil ami :

— Désolés de vous importuner, mais nous sommes venus vous voir pour quelque chose d'important.

— Je ne vous connais pas.

— Mais si, vous nous connaissez très bien, intervint la femme en souriant.

Son ton assuré m'irrita :

— S'il vous plaît. Il doit y avoir une erreur.

La femme se mit à rire :

— Il n'y a pas d'erreur. Vous nous connaissez très bien.

La situation était de plus en plus confuse. L'homme sourit :

— Ne vous souvenez-vous pas de nous avoir déjà vus ?

Je pris peur. J'eus l'étrange sentiment d'avoir vécu auparavant cet instant. L'homme et la femme me paraissaient vraiment familiers.

Il me semblait que je les avais vus et que je m'étais entretenu avec eux dans le passé, mais que notre rencontre précédente s'était effacée de ma mémoire, d'où elle resurgissait soudain. J'élevai le ton :

— Je n'ai pas de temps pour ces devinettes. Qui êtes-vous et que voulez-vous ?

L'homme répondit avec un calme provocateur :

— Est-ce que vous allez nous laisser comme cela, à la porte ? Entrons d'abord, puis nous parlerons.

Le plus étonnant, c'est que je ne résistai pas. Je m'écartai pour les laisser passer, comme irrésistiblement entraîné vers un lieu mystérieux. À partir de ce moment, je m'entendais parler et me voyais agir comme s'il s'agissait d'une autre personne. L'homme et la femme entrèrent tranquillement. Ils se déplaçaient avec aisance, comme s'ils étaient chez eux. Ils s'assirent côte à côte sur le canapé et je les vis pour la première fois en pleine lumière. L'homme approchait de la trentaine, il était beau avec son corps bien découplé et son teint mat. La femme, qui venait à peine d'avoir vingt ans, était belle à faire chavirer le cœur. Son corps était mince, ses traits délicats et réguliers, son teint d'un brun éclatant, et elle avait de merveilleux yeux verts. Elle était habillée avec une élégance démodée, dans le style des années quarante. L'homme portait une veste souple en tissu lisse et brillant, une chemise blanche au col montant, une cravate bleue au nœud triangulaire et des souliers anglais blanc et noir. La femme était vêtue d'un tailleur bleu avec un col, des boutons et des revers blancs et ses cheveux tressés étaient couverts d'une résille. Il y avait autour

d'eux un halo de vétusté, comme s'ils venaient juste de sortir d'un vieil album de photographies ou d'un film en noir et blanc. J'étais complètement décontenancé, incapable de comprendre ce qui arrivait. Ne voulant pas croire à la réalité de l'homme et de la femme qui étaient assis devant moi, je pensais que j'étais victime d'une hallucination. L'homme sortit une cigarette d'une boîte rouge de Lucky Strike, célèbre dans les années quarante, la tapota sur le dos de sa main, la porta à sa bouche, l'alluma avec un petit briquet à essence et en tira une grande bouffée :

— Je suis Kamel Hamam, et voici ma sœur, Saliha Hamam.

— Ce n'est pas possible !

Il rit, puis dit doucement :

— Je comprends que vous ayez du mal à le concevoir, mais c'est la vérité. Je suis Kamel Abdelaziz Hamam et voici ma sœur, Saliha.

Je le regardai en face et soudain la colère s'empara de moi. Je criai :

— Écoutez. Je ne vous permets pas de me faire perdre mon temps.

— Calmez-vous, je vais vous expliquer.

— Je ne veux aucune explication de votre part. J'ai une œuvre à accomplir.

La femme sourit :

— Nous faisons partie de votre œuvre.

Et l'homme ajouta :

— Et même, c'est nous qui sommes l'œuvre.

Je ne répondis pas. J'avais la chair de poule. Les battements de mon cœur s'accéléraient, je transpirais. J'avais l'impression que j'allais perdre connaissance. Comme pris de pitié, l'homme sourit amicalement et me dit d'une voix calme :

— Monsieur, je vous prie de me croire. Je suis Kamel Hamam et voici ma sœur, Saliha. Dieu sait combien nous vous aimons. Ma sœur et moi sommes sortis de votre imagination pour entrer dans la vie réelle. Vous nous avez imaginés dans le roman. Vous vous êtes représenté notre vie dans tous ses détails puis vous avez mis cela par écrit. Lorsque la description d'un personnage parvient à un certain degré, celui-ci se met en quelque sorte à exister. Il passe de l'imagination à la réalité.